



HISTOIRE Naples, la peste contre le peuple



La Peste à Naples, de Gustaw Herling, traduit du polonais par Hélène Douchy, Allia, 64 pages, 3,50 euros

Dans la nuit du 12 au 13 décembre 1655, les grands seigneurs, pairs et ministres d'État napolitains sont tous convoqués au palais du vice-roi. Le général comte de Castrillo leur fait part de ses décisions. Dès le lever du soleil, ils devront envoyer leur famille dans un de leurs domaines, loin de la ville. Eux-mêmes seront consignés au palais, servis par la domesticité de la vice-royauté. À ceux qui s'interrogent sur la raison de ces mesures, il est répondu que la peste sévit en Sardaigne, que l'on ne peut couper les

communications avec l'île, et qu'une flotte française croise au large de la rade. De fait, la peste frappe Naples dès janvier. Selon la coutume, on la désigne par les euphémismes habituels, « mortalité récurrente » ou « contagion pernicieuse ». En chaire, on parle de fléau de Dieu frappant le peuple en punition de ses péchés. Les péchés du peuple sont innombrables, c'est entendu. Mais il en est un qui reste en travers du gosier du roi d'Espagne Philippe IV et il a pour nom Masaniello. En 1647, ce jeune pêcheur prend la tête d'une révolte contre les impôts et se rend maître de Naples. Officiellement, on ignore les origines du mal. Mais tout le monde sait qu'un détachement de soldats espagnols vient de débarquer de Sardaigne. La peste microbienne a-t-elle été importée pour éradiquer la « peste démocratique » qui infeste encore les esprits ? C'est la thèse que défend Herling, s'appuyant sur des documents d'époque en un livre très actuel où soufflent l'esprit de Daniel Defoe, chroniqueur de la peste de Londres, et celui d'Albert Camus, qui l'avait imaginée à Alger. ■ A. N.